

Nivelles dans le roman « Les Communistes » d'Aragon

- Le roman « Les Communistes » d'Aragon est le dernier roman du cycle « Le Monde réel ». C'est un roman inachevé ou plutôt c'est un roman qui laisse au lecteur la possibilité de rêver la fin de l'Histoire...les histoires des nombreux personnages qui parcourent toute la France et... la Belgique. Le roman débute sur le passage des Pyrénées par les réfugiés et combattants espagnols après la défaite des républicains et des brigades internationales en février 1939.

Il commence par une défaite et se termine après plus de mille pages par une autre défaite, celle de juin quarante, les derniers jours de la bataille de France : « Les Allemands sont à Mantes ».

Cette fresque d'environ 17 mois (février 39 à juin 40) devait en principe se dérouler jusqu'en janvier 45 et suivre le parcours durant toute la guerre des militant(e)s communistes et d'autres qui ne l'étaient pas. De 1949 jusqu'en 1951, Aragon s'est attelé, avec toute sa puissance de travail, à cet immense ouvrage. Ses souvenirs étaient de fraîche date et il s'était par ailleurs abondamment documenté. Tant au niveau de l'histoire de son Parti que, par exemple, des mouvements des corps d'armée. C'est un ouvrage à la documentation très précise sur cette période de l'histoire mais c'est surtout un magnifique roman (d'amour).

Le titre de ce roman l'a évidemment beaucoup desservi. Malgré une réédition (réécrite par Aragon) en livre de poche dans les années 60 et plus récemment chez Stock dans la version d'origine, les Communistes n'est certainement pas le roman d'Aragon le plus lu. Injustement, selon moi, parce que c'est un document exceptionnel et vivant. Il est bon de rappeler que Julien Gracq a reconnu l'influence des Communistes dans l'écriture de son roman « Un balcon en forêt », roman qui se passe à la frontière entre Givet et Beauraing en mai 40. De même les romans de guerre de Claude Simon ont une dette certaine envers le roman d'Aragon.

- Pour situer le contexte, Aragon, ancien étudiant en médecine de dernière année, a fait la campagne de France - sa deuxième guerre comme il disait - dans une division sanitaire en tant que médecin auxiliaire, avec le grade d'adjudant chef. La France entre en Belgique le 10 mai quarante, les Belges (Léopold III et le Gouvernement), se retranchant sur une politique de stricte neutralité, n'avaient pas permis l'entrée préventive des troupes alliées sur leur sol pendant la « drôle de guerre ». Aragon, dans ce roman, a pris l'identité de plusieurs de ses personnages. C'est en mémorialiste et en témoin de premier choix qu'il parle et nous décrit « sa guerre » et les pays qu'il traverse tel un autre Ulysse.

- Parmi ces pays, villes et villages, je retiens ici la ville de Nivelles. Ayant eu le plaisir de présenter la Société belge des Amis de Louis Aragon et d'avoir lu à cette occasion quelques uns de ses poèmes au cercle poétique nivellois, je suis redevable à mes amis nivellois pour leur hospitalité, de deux extraits des Communistes. Dans le premier extrait, Nivelles est tout particulièrement bien présentée par le poète et lui a certainement « tapé dans l'œil ». Nous sommes au soir du 10 mai 40.

Extrait de la quatrième partie chapitre XVII. (édition originale. Stock)

« On avait rattrapé une grand-route, et on marchait à nouveau au ralenti. Heureusement qu'à Nivelles on repiquait de côté par les chemins de traverse. Il faisait toujours un temps splendide, les rayons du soleil étaient plus obliques. Sur le bord de la route une grande pancarte : *Visitez Nivelles – Sa Collégiale – Son Cloître du XIIIème Siècle...* »

«Ca fait envie! dit Jean. Quand la guerre sera finie, je reviendrai visiter Nivelles... » Ici, à nouveau les gens leur jetèrent des lilas... mais c'était comme la fin d'une fête...les fleurs semblaient poussiéreuses, peut-être les jetait-on pour la deuxième ou la troisième fois. C'était vraiment une ville attirante. Tout ce Moyen Age entrevu... Parturier, dans la voiture arrière, pensait à Solange, à sa lettre à Solange. Lui parviendrait-elle ? Ce décor semblait fait pour les romans qu'elle aimait...J'imagine la reine Guenièvre entrant dans cette grande église, et Lancelot arrive sur son cheval... Des motards de liaison, revenant de l'avant, les croisèrent, pétaradant. Il ne faut pas se tromper à la sortie : on tourne à droite...par Jérusalem...oui, par Jérusalem !

Il était six heures quand ils atteignirent Houtain-le-Val. Le jour décroissait, doré. »

- Je ne sais si Aragon est revenu visiter Nivelles après la guerre pour les repérages de son roman (écrit de 1949 à 1951) ou en touriste pour son plaisir personnel... plus tard. Toute information, document et témoignage à ce sujet sont évidemment les bienvenus !!

- Le matin du 14 mai, Aragon repasse par Nivelles qui subit le deuxième bombardement allemand. Voici la description qui en est faite par Aragon par l'intermédiaire du personnage Raoul Blanchard, conducteur d'une voiture sanitaire:

Extrait de la cinquième partie, chapitre VIII

«Aux premières lueurs du jour, Raoul entrait dans Nivelles. Après tous ces villages, ça, c'était une vraie ville. Une vraie ville pas seulement parce que c'était plus grand, ni qu'il y avait des maisons de plusieurs étages, ni les églises, les vieux monuments. Une vraie ville surtout parce qu'il y avait encore du monde dedans, des civils. Et des gens, sous le ciel tout rose, il va faire un de ces beaux temps aujourd'hui, qui sortent des maisons à l'aube, ouvrent les volets. Des magasins d'alimentation. Pas très ravitaillés, mais enfin. Un café, un petit estaminet pour les ouvriers qui vont à leur travail. Bon Dieu, un jus, ce n'est pas de refus. Raoul n'avait pas de quoi payer, mais on le servit. Les gens dans les rues, au bout d'un moment, on comprenait que ce n'étaient pas les indigènes, mais des réfugiés. Le centre de la ville avait brûlé le douze mai, un bombardement d'avions, le malheur, c'est la collégiale... Depuis ce moment, les troupes françaises avaient été retirées de la ville, on avait eu une petite alerte...

Raoul remonta dans la voiture. Comme il arrivait vers le quartier brûlé, où les ruines des maisons écroulées et calcinées étaient une vraie désolation, sous le ciel maintenant tout bleu, il vit brusquement les gens qui se mettaient à courir. Raoul était si habitué aux bruits des chars et des camions qu'il avait oublié les avions même devant leur œuvre...

Et voilà à nouveau l'enfer. Je vous jure que Raoul n'a plus sommeil, et ce n'est pas le café arrosé. Toute la ville est une tempête où les êtres humains courent comme des souris, cherchant un trou, se croisant, tournant en rond, les autos qui passaient accélèrent, des trains de chevaux épouvantés, hennissant, font un cirque insensé, où les voitures versent, et par dix fois la sanitaire doit changer de direction pour éviter d'être prise dans cette démente, tandis qu'au dessus tournent, tournent et soudain piquent les dragons ailés, les oiseaux sifflant la mort, et tombent à droite, à gauche...cette fois c'est pour nous...dans un bruit de verre et de tonnerre...les bombes et les maisons...les morts...les flammes...les cris...la poussière énorme qui cache tout soudain...la poussière !

Combien de temps cette première vague a-t-elle duré? Une heure ou dix minutes Personne ne peut le dire. Pas Raoul. On ne peut plus avancer par là avec une voiture parce que le sol est absolument, totalement jonché de verre brisé, des rues entières. Il y a dans les ruines à l'état naissant quelque chose qui stupéfie : à l'instant, cela était une maison...maintenant ce n'est plus rien...et des meubles demeurent en suspens sur les plaies béantes, et des gens ensanglantés et fous traversent portant une femme par les pieds et sous les épaules...

Comme enfin Raoul trouvait l'issue, une rue plus large, où l'on pouvait passer entre les débris, le ciel se remit à crier la fin du monde, et la deuxième vague s'abattit sur Nivelles...

A la sortie de la ville, par un grand soleil et un ciel immense, paisible et bleu éclatant, au milieu des décombres, la grande pancarte que Raoul se souvenait d'avoir vue, passant par là dans l'autre sens avec Jean le dix mai, était toujours ironiquement debout : *visitez Nivelles – sa Collégiale – son Cloître du XIIIème siècle...*

Quand la sanitaire arriva dans ce petit village de l'autre côté de Nivelles, où le GSD campait depuis la nuit, dans un grand champ d'arbres fruitiers sous lesquels, tant bien que mal, se dissimulaient les véhicules, tout le monde dormait encore. Si bien que Raoul ne fit pas sensation et qu'il s'empressa sous un prunier de ranger sa bagnole, et de se pagnoter dedans, dans une couverture sur un brancard.»

Pour seul commentaire, je reprendrai cet extrait de la lettre de Louis Aragon à Jean Paulhan (directeur à la NRF) datée du mardi 14 mai 1940 (in correspondance Aragon-Paulhan-Triolet chez Gallimard) :

« La veille du jour où votre lettre m'atteint j'ai quitté par trois fois des villes à l'instant où l'ennemi y entrait. Voilà quatre nuits que je ne dors pas, sauf sur un siège de voiture, et encore. J'ai vu mes camarades déchirés en miettes, il y a des balles dans les parois de ma voiture, je regarde en vous écrivant brûler une ville traversée ce matin. J'ai cru ne jamais revoir qui j'aime. Le ciel est constamment tournoyé d'oiseaux terribles, et trois fois depuis que j'écris ces lignes j'ai dû m'interrompre pour me mettre à plat ventre. Je ne dis rien de tout cela pour me vanter, ni pour m'excuser. C'est comme ça, c'est comme ça, et j'en suis heureux, et je ne voudrais pour rien au monde changer de sort. Je bénis le ciel d'être encore assez jeune pour faire ce métier sans gloire, et pouvoir ne pas rougir au milieu des hommes. »

On peut constater les mêmes termes dans cette lettre « à chaud » avec ceux employés dans le roman de 1949-1951.

Aragon évoque un «petit village de l'autre côté de Nivelles, où le GSD campait ». Un grand champ d'arbres fruitiers sous lesquels son groupe sanitaire dissimulait les voitures. Quel est ce village? Ce champ d'arbres fruitiers existe-t-il encore aujourd'hui et peut-on le situer ?

Ici encore toute information est la bienvenue.

Philippe Lesplingart

Nivelles au lendemain du bombardement



Au 3 rue de Mons



Ruines à St Nicolas



Le passage des réfugiés



Le clocher fondu